

Langues et civilisation de l'Asie Mineure

M. Emmanuel LAROCHE, membre de l'Institut
(Académie des Inscriptions et Belles-Lettres), professeur

I. - *Anatolien et indo-européen* (suite)

1. Numération et questions connexes

La morphologie du nom de nombre hittite et anatolien révèle son caractère pronominal-adjectival : les dérivations et la flexion ne laissent aucun doute à cet égard (voir le tableau ci-après).

Le fait n'est pas surprenant en soi ; mais il est bon de rappeler que la nature particulière du numéral doit orienter la quête étymologique sur le plan préhistorique. Il faut que le nombre dérive d'une source sémantique, nominale ou verbale, qui le symbolise ; chacun se définit à l'origine non par sa place dans la liste des comptes, mais par lui-même, comme porteur de qualités intrinsèques. Suivant la piste brillamment ouverte par L. Gerschel (*Annales* 1962), nous avons examiné la notion de « nombre marginal », la valeur symbolique de certains nombres dans la magie (cf. Gurney à propos de « neuf »), le système décimal hérité (d'après les hiéroglyphes indigènes) se croisant avec la représentation sexagésimale du chiffre cunéiforme (babylonien d'importation), la genèse du nombre quantitatif, qui est un état secondaire, plus récent, de la numération, chaque nombre perdant sa spécificité pour ne plus devenir qu'un point dans la série, avec valeur relative et création de l'ordinal-fractionnaire. S'il est vrai que 9 signifie « nouveau » (cf. *neu-/newo-*), il y a un état où 8 était le dernier nombre, achevant 2 fois 4, avec 9 nombre marginal. L'absence d'un mot indo-européen pour « nombre », les étymologies les plus vraisemblables de grec *arithmos*, latin *numerus*, sont la marque de ce processus qui définissait 3 comme « celui qui dépasse » (verbe *ter-* « franchir, traverser »).

La mutation du numéral de la classe des adjectifs à celle des noms se reconnaît aussi dans la pratique des accords grammaticaux.

Tableau des nombres anatoliens

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
Flexion du numéral										
Sg/plur. nom.	1- <i>as</i>	—	3- <i>yes</i>	—	—	—	—	—	—	—
acc.	1- <i>an</i>	2- <i>us</i>	3- <i>us</i>	4- <i>us/meyus</i>	—	—	—	—	louv. 9- <i>unza</i>	—
nom. acc.	1- <i>at</i>	2- <i>e/2-at</i>	—	—	—	—	—	—	—	—
gén.	1- <i>el</i>	2- <i>el</i>	—	—	—	—	—	—	—	—
dat. loc.	1- <i>edani</i>	2- <i>edas</i>	<i>teriyas</i>	4- <i>tas</i>	—	—	—	8- <i>tas</i>	—	—
abl.	1- <i>e(d)az</i>	—	—	louv. <i>mawad.</i>	—	—	—	—	—	10- <i>antit</i> instr.
instr.	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
adverbial	—	<i>dan</i>	<i>teriyān</i> <i>terin/3-in</i>	4- <i>in</i>	—	—	7- <i>an</i>	8- <i>an/8-in</i>	9- <i>an</i>	—
Ordinal	[<i>hantezzi-</i>]	<i>damai-</i>	3- <i>anna</i>	4- <i>anna</i>	5- <i>anna</i>	6- <i>anna</i>	7- <i>anna</i>	8- <i>na</i>	9- <i>na</i>	10- <i>anna</i>
Adv. multiplicatif	1- <i>ki(s)</i>	2- <i>anki(s)</i>	3- <i>ankis</i>	—	5- <i>anki</i>	—	7- <i>anki(s)</i>	—	9- <i>anki</i>	10- <i>anki(s)</i>
Verbe dénominatif factitif	—	2- <i>ah-</i>	3- <i>yah-</i>	4- <i>yah-</i>	—	—	—	—	—	—
Adj. qualificatifs	—	<i>duyanalli-</i>	3- <i>yalli-</i> <i>teriyalli-</i> <i>tariyanalli-</i>	<i>mawalli-</i>	5- <i>li</i>	—	—	—	—	10- <i>tili-</i>
Divers	1- <i>etta</i> 1- <i>issa</i>	—	—	—	—	—	—	—	—	—
	—	—	—	—	—	—	<i>siptamiya</i> = 7- <i>miya</i>	8- <i>inzu</i>	—	10- <i>pa</i> ??
Radical	inconnu	<i>da-</i> <i>dwi-</i> : lyc. <i>tbi</i>	<i>t(e)ri-</i> hiér. : 3 + <i>r-</i> = <i>t(a)r</i>	hitt. <i>meu-</i> > <i>meyu-</i> louv. <i>mawi/a</i> hiér. : 4 = <i>ma/me/m</i>	inconnu	inconnu	<i>septam-</i>	inconnu	* <i>nun-</i> ? d'après l'hiér. 9 = <i>nu</i>	10- <i>ant-</i>

La notion de « totalité » est le cas-limite du nombre. On a étudié en détail le groupe lexical des dialectes anatoliens, dans lequel chaque branche s'est donné son terme : hitt. *humant-/dapi(ant)-*, louv. *tanami-*, lycien *huwedri*, etc.

2. De quelques créations grammaticales

(a) L'enclitique *-ku* : les interprétations divergentes offertes à ce propos illustrent assez bien la situation de l'étymologie hittite, toujours tributaire de l'indo-européen des comparatistes. Il est vrai que la définition donnée par Friedrich (1947) « particule de renforcement » (*Verstärkung*) ne saurait satisfaire les exigences d'une syntaxe moderne. Mais elle avait cet avantage de s'en tenir aux faits, et de ne point dépendre de considérations théoriques extérieures à l'anatolien. Trois auteurs (Carruba, Wagner, Eichner) ont tenté, depuis, des exégèses en partie dictées par l'idée d'un *-kwe* subordonnant. Il convenait de reprendre le dossier *ab ovo*.

-ku répétitif a une seule et même fonction : c'est un disjonctif « ou... ou... ou... », absolument dépourvu de vertu subordonnante. Dans le mythe RHA 77, 115, dans le Code passim, en KUB XXXVI 44 I 9, *-ku* ne signifie rien de plus que le latin *sive... sive...* (qui n'est d'ailleurs pas non plus « subordonnant », ni en étymologie ni en fonction). Même observation pour les deux listes de « semences » : IBoT II 93, 13-14 (lire *hattar-ku* !), KUB XLVII 107 III 7 sqq. (*hattar-ku zinail-ku sumes-ku*, d'après KBo XI 14 I 6-7). — Eichner prend au sérieux l'unique *kuis-ku* fautif du Code § 53, ce qui, de toute façon, n'autorise pas la restitution d'un *kuis-ka*, avec Kronasser. Il y avait là un étrange écheveau de confusions. — Quant à KUB XXXIII 24 I 43-45, la traduction « if it is not ; wenn nicht » est un modernisme ; la phrase est un bon exemple de parataxe « à la hittite », sans reprise par l'anaphore.

La fameuse « conjonction » *takku* du Code et des protocoles archaïques n'est pas plus subordonnante que le vieux-latin *si*. Une preuve indirecte en est fournie par l'expression qui l'a supplantée en hittite tardif, à savoir le *nasma* « ou bien si » que l'on rencontre chez Von Schuler, *Dienstanweisungen*, passim : au début des paragraphes énumérant les cas de rébellion. En vieux-hittite, *takku* est encore essentiellement le « disjonctif de phrase » que lui impose sa nature : coordonnant *ta-* + disjonction *-kku*. On oublie, en ces matières, que la subordination résulte d'un développement secondaire, qu'elle n'est pas nécessaire, même dans les langues modernes : opposer à la syntaxe de *si*, *if*, *wenn*, etc., les procédés tels que le français *Que* + subjonctif, ou l'inversion allemande de la protase, avec reprise par *so* dans l'apodose.

Comme son homologue grec, l'enclitique itératif *tote*, le hittite *takku* appartient à la parataxe, non à l'hypotaxe. L'enclise justifie peut-être le traitement affaibli de *-kwe* en *-ku*.

Libérés de l'hypothèque comparatiste et de la fausse subordination, on comprend mieux le sens des adverbess *apiyakku* et *immakku*. Un examen non prévenu des contextes amène aux résultats suivants :

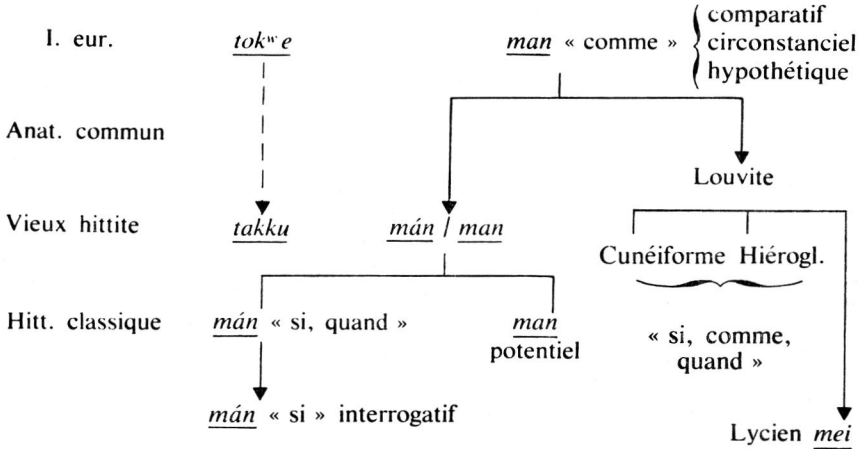
apiyakku, en ses quatre occurrences, signifie « alors seulement, c'est alors que », c'est-à-dire qu'il disjoint un moment de l'avenir parmi toutes les autres éventualités concevables.

imma-kku de son côté signifie « tout juste, à l'instant » : ainsi dans le passage décisif KBo XIII 161 : « tu me les a donnés *immakku*, et voici que maintenant tu me les réclames ». — Ce sens est à reporter, avantageusement, sur KBo V 6 III 8, qui devient : « et comme P. leur seigneur (i.e. le Pharaon) venait juste(ment) (*immakku*) de mourir », pour remplacer le « in addition... had died » de JCS 10, 94. Après négation, naturellement, *immakku* équivaut à notre « justement > au contraire ». Hukkanna I 30 : « si tu ne me dénonces pas cet individu, et que (si) *justement* tu me le caches ».

Est-ce un hasard si le hittite *imma-kku* rejoint le latin *im(m)o* en position post-négative : *imo vero* « au contraire, bien plutôt » ?

Si l'on veut que la particule *-kku* du hittite soit héritée de l'indo-européen, ce ne peut être, semble-t-il, que d'un *-kwe* 2 itératif « ... et... et... ». La valeur disjonctive est une spécialisation secondaire, propre au hittite ; elle ne sert pas à établir un *-kwe* subordonnant.

(b) La famille de *man* « comme, si » méritait une enquête systématique. A l'inverse de *takku*, probablement d'origine indo-européenne, la ou plutôt les conjonctions *man* de l'anatolien commun offrent l'image d'un développement syntaxique exemplaire. Au témoignage des dialectes louvites, *man* est anatolien commun. Une étymologie, au sens ordinaire du mot, n'est pas perceptible, à moins que l'on rapproche les particules « en *ma* » du celtique, du grec, du sanskrit et du tokharien ; mais les fonctions ne coïncident pas, et il s'agit sûrement, dans chaque groupe dialectal, de développements secondaires. L'étude détaillée des emplois se prête aisément à un schéma récapitulatif, que soutiennent de multiples exemples concrets (voir bientôt l'article *man*, monographie, dans le Chicago Hittite Dictionary).



Composés :

1. kuit-man { tonique « tant que »
atone « de qqe manière »

Création prédialectale, si l'on admet que le pré-louvite **kui(t)-man* survit dans l'hier. *kuman* ; sur le lycien *k̄mmē* < **kuiman*, cf. Fouilles de Xanthos VI (1979) 70.

2. *man-handa* > *mahhanda* > *mahhan* : le hittite forge, à un stade proto-historique, un composé de renforcement de sens comparatif « comme », pour remplacer progressivement le *man* à fonctions pléthoriques.

II. - Séminaire : recherches sur le hattî (suite)

Une dizaine de leçons ont été nécessaires pour achever l'analyse des trois bilingues actuellement utilisables : le rituel de la pose du verrou lors de la consécration d'un palais (CTH 725), le mythe de la lune qui tomba du ciel (CTH 727) et la brève conjuration de contre-magie en faveur du couple royal (CTH 729). Les deux premiers textes ont bénéficié, depuis l'époque de leur première édition (vers 1950), de la découverte de divers joints et duplicats. L'édition de CTH 725 par Schuster ne va guère au delà d'une étude critique textuelle ; celle de CTH 727, grâce à l'apport de KUB XLVIII 61 (joint reconnu de son côté par C. Kühne, ZA 70, 102), restaure le début du

récit en le situant à la ville de Liḫzina (en hattī *Laḫzan*), sanctuaire documenté par d'autres compositions de caractère mythologique.

Ensuite, il fallait tenter l'épreuve d'une quasi-bilingue sur le groupe de fragments CTH 732, rituel dit de Hutusi. Il est apparu, en effet, que la litanie contenue dans KUB XXVIII 63+ I 4 et dans ses duplicats ressemble de très près aux « carmina » exécutoires fréquents dans la littérature magique en langue hittite. Il s'agit d'une formule itérative : *le-e-a-ša-aḫ te-kat-te-ya X/Y/Z* (variantes toutes préfixées par *ḫa-le-* « sur son /sa... ») ; *le-ašaḫ* « son mal » et l'optatif *te-katteya* d'un verbe inconnu rappelant évidemment le hittite *idalawatar/idalu* + vb. à l'impératif. Parmi les variantes en *ḫa-le-*, on reconnaît au moins deux noms hattis : *š(a)kel* « cœur » (cf. CTH 726 Recto 18 : ŠĀ-ŠUNU ; et *kut-* « âme » (cf. RHA 47, 29). La meilleure hypothèse de travail paraît être celle d'une liste de parties du corps, comme on en connaît beaucoup ailleurs, particulièrement en langue louvite (CTH 759 et suiv.).

Hatti en hittite : déjà Hrozný et Forrer, vers 1920, avaient attiré l'attention des hittitologues sur quelques mots isolés qui, au cours de descriptions de fêtes, sont présentés par le rédacteur hittite comme un appel, un cri, une expression liturgique, un ordre lancé pendant le développement du cérémonial. Les mots sont introduits par des « verba dicendi » : *te-/tar-* « déclarer », *halzai-* « s'écrier », *tarkummai-* « transmettre, traduire ». Et comme l'un de ces termes est expressément donné comme hattī (*tahaya* « barbier » d'après KBo V 11 ; IBoT I 36), on n'a pas manqué de généraliser le fait, et d'attribuer à la langue hattie tous les mots et phrases de même type. D'autres érudits, se fondant sur les exemples indéniablement hittites, ont généralisé l'idée en sens inverse : ainsi Goetze dans son Tunnawi, à propos de *halzai-* « appeler, réciter ». Il fallait reprendre l'ensemble du dossier à l'aide des gains lexicaux acquis en cours de route. On constate alors que chaque cas doit être traité pour lui-même, sans préjugé. Ainsi, sont sûrement hattis : (1) l'appel *zinar* « Musique ! », qui introduit les musiciens du cortège ; (2) *mišša* et *kašmissa*, qui contiennent une forme du verbe hattī *miš-* « prendre » ; (3) l'appel de KUB XXXIV 127 Vo 3 ^{uru}KUBABBAR-*šan te-pāšḫa* [p] « vous, dieux de Haftusa », en hattī. — Par contre, le cri *aḫa* n'est qu'une interjection forte, écrite longue sous la forme *aha*, qui n'appartient en propre, évidemment, à aucune langue. — Sont sûrement hittites des appels comme *salli aessar* « grande assemblée » et *waganna* « à croquer », invitation adressée à tous. — Le cri *tališa* de KBo IV 9 I 20 ; KUB X 21 I 9 sqq. ; IBoT III 1, 67, étant inexplicable par le hittite, a toutes chances d'être hattī. — Enfin, l'on doit prendre à la lettre le verbe *tarkummai-* « traduire » (cf. le nom oriental de l'« interprète » *targum*, *drogman*) : lorsque, en effet, le groupe de mots qu'il introduit est la traduction en langue vulgaire d'une formule ou d'un terme technique ; le bréviaire l'a conservé comme

une relique de l'usage antique ; mais le roi officiant, auquel il s'adresse, ne le comprend plus ; on le lui explique. Un exemple certain en est le mot *tabarwašu*, nom d'un pain sacrificiel : il s'écrit à l'aide du signe révélateur *WA_o*, et il contient le suffixe *-šu*, c'est-à-dire l'article défini du hattî.

Le verbe : on a écrit sur ce sujet beaucoup plus que l'on ne sait ; cf. Kammenhuber, Hattisch, à la suite de I. Dunajevskaja. La base documentaire demeure extrêmement fragile et lacunaire. Nous avons réuni, pour finir, toutes les formes hatties que le scribe hittite, en rédigeant sa bilingue, a traduites par un verbe dans sa propre langue. Or, le seul morphème clair est le préfixe d'optatif *te-*, dont toutes les occurrences ont été relevées et étudiées en détail. Tous les autres éléments de conjugaison ou de dérivation radicale reposent sur un ou deux exemples au plus, que ce soit le préfixe *a-* de prétérit (?), ou les préfixes personnels *aš-*, *eš-*, *uš-*. En fait, on doit encore compter avec la possibilité d'un verbe sans marque personnelle ou temporelle « intégrée ». On connaît çà et là une telle typologie, rare mais attestée dans certains dialectes caucasiens. L'état de nos textes nous déconseille encore de rechercher une parenté génétique entre le plus ancien dialecte de l'Anatolie primitive et quelqu'un de ses voisins de l'Est. C'est une vieille idée, toujours aussi attirante, toujours aussi peu fondée.

E. L.

MISSIONS

Organisation de la XXVII^e Rencontre Assyriologique Internationale, Paris, juillet 1980.

Direction de la mission archéologique de Gülnar (Turquie), septembre 1980.

Conférence à la Société d'histoire turque, Ankara, octobre 1980.

Conférences aux universités de Montréal, Ottawa et Québec, novembre 1980.

Conférence aux Musées royaux de Bruxelles, janvier 1981.

Conférence au Collège universitaire fontenaisien, mars 1981.

Conférence d'information archéologique, Musée Guimet, avril 1981.

Communication à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, juin 1981.

PUBLICATIONS

— *Les représentants lyciens de l'anatolien appa* (dans *Studia Mediterranea P. Meriggi dicata*, Pavia, 1979-1981, p. 347-351).

— *Glossaire de la langue hourrite* (Paris, Klincksieck, 1980, 324 pages).

— *Les noms des Hittites* (supplément, dans *Hethitica*, IV, Louvain-la-Neuve, 1981, p. 3-58).

— Les hiéroglyphes de Meskene-Emar et le style « syro-hittite » (dans *Akkadica*, 22, Bruxelles, 1981, p. 5-14).

— *Le suffixe hourrite -ubad-* (dans *S.M.E.A.*, XXII, Rome, 1980, p. 83-96).